



• **Entretien**
Julia Kristeva,
psychanalyste
et écrivaine.
*Du besoin
de croire
à l'adolescence*

• **Confinement**
*Être parent par temps
de crise...* par Daniel
Coum, psychologue
et psychanalyste

• **Audiovisuel**
*Comment protéger
les mineurs,*
par Serge Tisseron,
psychiatre
et psychanalyste

n°635 | Trimestriel | 9€ | avril-
mai-juin 2020 |

L'école **DES** parents

Parler pour grandir



ères

Revue coéditée par la Fédération nationale des écoles, des parents et des éducateurs (Fnep) et les éditions érès



Julia Kristeva, psychanalyste et écrivaine

Du besoin de croire

Pour la psychanalyste, qui publie un ouvrage sur le sujet avec la pédopsychiatre Marie Rose Moro¹, la soif d'absolu, constitutive de la personne, s'exacerbe à l'adolescence. Une exigence qui doit trouver son objet, sous peine de se retourner contre l'individu... ou la société.

Dans *Cet incroyable besoin de croire*², vous écrivez : **l'adolescent est un croyant. Qu'entendez-vous par là ?**

Julia Kristeva : Mon expérience clinique de psychanalyste, attentive aux travaux de Freud, m'a convaincue que le *besoin de croire* est une capacité anthropologique universelle, pré-religieuse et pré-politique, constitutive de l'être parlant que nous sommes. *L'enfant* l'éprouve et la développe dans le « sentiment océanique » qui le relie au contenant maternel, à la fois porteur et menaçant, indispensable. Mais aussi, en grandissant, dans la fusion-identification avec le père, ce premier tiers dans la pré-histoire individuelle de chaque personne, qui me reconnaît et que je reconnais, qui m'investit et que j'investis – ou pas ! – par les liens du langage. *L'adolescence* réveille et bouscule ces mouvements. La poussée hormonale pubertaire, avec l'éveil de la psycho-sexualité, impose une réorganisation psychique tendue vers la quête d'un idéal. Dépasser les parents, se dépasser : l'adolescent aspire à la satisfaction absolue de ces désirs, il est convaincu que l'objet d'amour idéal, et un monde idéal, sont à sa portée. Tandis que l'enfant est un « chercheur en laboratoire » (avec ses inlassables questions), l'adolescent croit dur comme fer que le paradis existe.

Le paradis est une création d'adolescents amoureux : Adam et Ève, Dante et Béatrice, Roméo et Juliette.

Comment cette soif d'idéal se manifeste-t-elle à l'adolescence ?

Tout en croyant à l'amour absolu et au monde idéal, l'adolescent en éprouve constamment l'impossibilité. Sa croyance dans l'idéal et l'absolu est continuellement mise en échec. Pourquoi ? D'abord ses propres pulsions et désirs sont ambivalents, sado-masochiques, amour et haine, la plaie et le couteau. En même temps, son aspiration à l'idéal le confronte à ses propres limites ainsi qu'aux contraintes du cadre environnant, qu'il rejette : famille, école, société, valeurs. La violence de ce rejet est à la mesure de l'idéalisation, et la destructivité la face cachée de la quête d'infinis. Mais surtout, ces ambivalences et les tensions qui spécifient le vécu adolescent sont en quête de langage, de partage. Comment le dire, se faire entendre ?

L'idéalité mais aussi donc le doute, l'inconfort habitent les adolescents ?

Le doute fait partie de la panoplie de l'adolescent. Doute : interrogation féconde, ou incertitude rongeuse, mortifère ? La solitude de l'adolescent révèle les failles du consensus social, toujours

**L'ADOLESCENCE
IMPOSE UNE
RÉORGANISATION
PSYCHIQUE
TENDUE
VERS LA QUÊTE
D'UN IDÉAL**

1. Julia Kristeva et Marie Rose Moro, avec Odile Amblard, *Grandir, c'est croire* (Bayard, 2020).

2. Julia Kristeva, *Cet incroyable besoin de croire* (Bayard, 2006 et 2018, édition révisée et augmentée de chapitres inédits sur le radicalisme religieux, l'Europe).

dépassé par « ces jeunes qui ne savent pas ce qu'ils veulent », ou plutôt ne parviennent pas à le faire entendre à la société, par définition pétrie de codes et de conventions. L'hyperconnexion ne résout pas ce dilemme, et semble même l'accentuer. Dans les métamorphoses accélérées de la parentalité et de la famille, avec l'écran pour compagnon privilégié, l'adolescent est débordé de sollicitations et d'excitations, d'images et de fantasmes dont le sens le fuit, quand il ne l'opprime pas. L'angoisse et le désespoir se déversent alors en vengeances persécutrices sur des « victimes », malheureux substituts du « mauvais soi », ou contre le « soi-même », perçu comme « mauvais » et « nul », en définitive suicidaire... Poignantes sont les figures de cette idéalité extrême, indicible, impartageable. De surcroît, les « idéaux » que le marketing globalisé propose, en termes de « réussite » ou de « succès », ne possèdent pas l'ampleur éthique nécessaire pour traduire et accompagner cette mutation psycho-sexuelle.

L'adolescence peut donc basculer de la quête d'idéal à la « maladie d'idéalité », pour reprendre l'une de vos expressions ?

C'est une notion utilisée en psychanalyse et que je développe dans *Les Nouvelles Maladies de l'âme*³ Je rappelle divers symptômes des adolescents, quand le besoin de croire, avec sa quête d'idéalité, échoue à se sublimer dans les études, une profession, une vocation ou un engagement. L'échec de la course paradisiaque conduit inmanquablement à la *dépressivité*, qui prend banalement la forme de l'ennui: « Si je n'ai pas Tout, je m'ennuie. » Et ouvre la voie à des conduites punitives, qui sont des tentatives de réparation désespérées de l'ennui. Ainsi, la *toxico-*



© John POUYRICHOU/LEFIGARO

manie abolit la conscience mais réalise la croyance dans l'absolu de la régression orgasmique, jouissance paradisiaque. Ou bien, autrement risqués, les comportements *anorexiques* chez les adolescentes, qui révèlent le combat de la jeune fille contre sa mère et le féminin, avec le maternel en soi, au profit d'un surinvestissement de la pureté: le corps tout entier doit disparaître dans un au-delà spirituel à forte connotation paternelle.

La vague de radicalisation islamique qui a emporté de jeunes Français vers l'État islamique après 2015 peut-elle être vue comme une manifestation de cette maladie d'idéalité ?

Le besoin d'idéal devenu maladie d'idéalité rencontre ici un « moment historique »: la création de l'État islamique, qui se propose comme contre-société guerrière et réparatrice – un mirage de *communauté* pour ces jeunes en proie à l'exclusion et à la désubjectivation. Ils n'étaient pas tous issus de l'immigration ou banlieusards, mais ils étaient tous en grande fragilité. Pour des raisons sociales

Julia Kristeva

Psychanalyste, écrivaine, professeure émérite de l'université de Paris-VII, elle est l'auteure de cinq romans et de nombreux essais en théorie du langage, littérature et psychanalyse. Ses travaux de psychanalyse traitent notamment de la dépression, des *Nouvelles Maladies de l'âme* (1993), de la parentalité et de la radicalisation. Avec Marie Rose Moro, directrice de la Maison des adolescents de l'hôpital Cochin, à Paris, avec qui elle publie *Grandir, c'est croire*, elle a



créé en 2006 le séminaire « Besoin de croire ».

3. Julia Kristeva, *Les Nouvelles Maladies de l'âme*, Fayard, 1993.

**L'ENGAGEMENT
SE CONSTRUIT
À LA JONCTION
DU BESOIN
DE CROIRE
ET DU DÉSIR
DE SAVOIR,
ET SE DÉPLOIE
DANS LE LIEN
SOCIAL**

➤ et économiques, ou en crise affective et familiale, « au bord de la route ». Emmurés dans leurs angoisses, incapables de se les formuler et de les partager, incompris et ignorés de leur entourage familial, scolaire et professionnel, livrés à une destructivité parfois inconsciente, souvent agie dans la délinquance et sans issue. Ils ne se reconnaissent ni dans leurs parents (victimes ou « apostats » à leurs yeux), ni dans la République qui les a vus naître et dont ils parlent la langue. La propagande de l'État islamique s'adresse à leur isolement, elle flatte la rage cadennassée sous les oripeaux de l'absolu, elle parle aux orphelins de l'idéalité. La radicalisation n'est pas une *idéologie* parmi d'autres, elle répond à ce qu'ils ont de plus intime, elle les *subjugue*.

Comment passe-t-on du besoin de croire, de la quête d'idéal à l'engagement ?

Dans le long processus de maturation des êtres parlants, le *besoin de croire* précède et accompagne le *désir de savoir*, capacité à la fois libératrice et corrosive. C'est la joie de l'enfant qui nous mitraille de questions. Et la révolte de l'adolescent qui, non content de se dresser contre l'autorité et les conventions, se transcende lui-même en construisant sa pensée, poète illuminé ou studieux découvreur d'idéalités mathématiques.

Les religions accompagnent le *besoin de croire* aussi bien que le *désir de savoir*, pour les ajuster, afin de protéger et développer la vie affective et sociale des fidèles, tout en exerçant une emprise

institutionnelle, spirituelle et politique sur les croyants. La déconstruction du continent religieux depuis les Lumières a fait naître les sciences humaines, qui ne cessent d'élucider les diversités anthropologiques et historiques du *besoin de croire* et du *désir de savoir*. Ce délitement a donné lieu également aux idéologies révolutionnaires, au marxisme, au communisme et au tiers-mondisme. Avant leur effondrement dans le totalitarisme, ces courants étaient portés par un enthousiasme universaliste. Au nom de la fraternité, ils devaient traverser les continents et enflammer adeptes, suiveurs et fanatiques derrière Trotsky, Che Guevara ou Mao. Rappeler ces mouvements autant psychiques que politiques me paraît indispensable pour revenir à votre question sur l'*engagement*. Oui, l'*engagement* se construit à la jonction du *besoin de croire* et du *désir de savoir*, et c'est seulement avec ce *couple*, qui demande à être *repensé en permanence*, qu'il se déploie dans le lien social, avec une communauté et dans un moment historique précis.

À quels besoins correspond aujourd'hui l'engagement humanitaire ou écologique ?

Tandis que la *morale* impose des « normes », l'*éthique* les aborde comme des « concepts dynamiques », invite au choix, au souci et au soin, par une perpétuelle mise en question. Dès lors, le bonheur ne se définit plus seulement en termes de *liberté* (Simone de Beauvoir), mais advient avec l'expérience personnelle qu'est la *félicité de penser* (Hannah

Arendt), si et seulement si cette expérience se réalise comme un engagement extrême en vue de plus de justice et de partage. Comment ne pas comprendre que les jeunes (et pas seulement eux!) s'éloignent de la politique verrouillée par la finance et le spectacle, gangrenée par la marchandisation de la vie humaine, par les dérives mafieuses et la criminalité environnementale? Bon nombre se découvrent des vocations humanitaires – apporter de l'eau dans les villages d'Afrique, développer l'éducation des jeunes filles pour combattre et éviter les mariages forcés – et, surtout, dans cet humanisme étendu à la planète qu'est l'engagement écologique. L'humanisme moderne qui se cherche, hérité de l'humanisme chrétien, attire les adolescents par le dépassement de soi, avec les autres et l'environnement. Le moins qu'on puisse dire est que ces chantiers ne sont pas assez identifiés et peu valorisés en France. Le service civique n'a pas encore beaucoup de succès, et les institutions de soin aux seniors ou aux personnes en situation de handicap, par exemple, font appel aux jeunes canadiens, belges et allemands faute de volontaires français.

Le besoin d'idéalité des jeunes n'est donc pas suffisamment pris au sérieux en France ?

La Maison des adolescents (Maison de Solenn), à l'hôpital Cochin, avec ses équipes interculturelles et interdisciplinaires, attentives à la psychanalyse, s'adresse aux ados en souffrance (dépressifs, suicidaires, toxicomanes, anorexiques...) ou tentés par la radicalisa-

tion. Le séminaire « Besoin de croire » que nous animons avec le professeur Marie Rose Moro se consacre à ces particularités adolescentes dont nous venons de parler, et nos échanges cliniques et théoriques avec les personnels soignants permettent des suivis efficaces. Ces approches innovantes sont malheureusement peu connues sur la place publique. Notre société peine à répondre aux besoins d'idéalité des adolescents. Les idéaux de la sécularisation républicaine semblent aspirés par la gestion pragmatique d'un côté – il faut que ça marche! –, et une idéologie nationaliste et populiste qui capte et attise les colères de l'autre.

Pour que les valeurs éthiques soient portées à la sensibilité et à l'entendement des jeunes, il faut les *incarner*. En révélant l'histoire de ces valeurs à travers le *récit* des combats qui les ont portées. Et en les faisant connaître par les œuvres et les actes de *contemporains exemplaires*, capables d'entrer en contact avec l'intimité adolescente. Cette mission, qui revient traditionnellement à la famille et à l'école, semble dépasser aujourd'hui les enseignants, qui se sentent dévalorisés et surchargés de « matières » à transmettre. Il faudrait les aider en formant des personnels d'un type nouveau, avec une vocation de *référénts*, pour un meilleur accompagnement du *besoin de croire* lové au *désir de savoir*, selon l'expérience intérieure de chacun. Car l'humanisme ne pourrait se refonder qu'à l'écoute de la créativité au singulier.

**Propos recueillis
par Odile Amblard**